

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL VIII.

MONTREAL, MAI 1898.

No. 175

SOMMAIRE

Gladstone, *Vieux-Rouge* — La petite politique, *Libéral* — BIBLIOGRAPHIE : Variétés Canadiennes, *Mistigris* — La "North American" — Le dessus du panier, *Cocardasse* — Coups de crayon, *Rigolo* — Sifflets et applaudissements, *André Hallays* — Manuel d'histoire à l'usage d'un roi, (A SUIVRE) *A. Albert Petit* — FEUILLETON : De toute son âme, *René Bazin*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

GLADSTONE

La trinité de vieillards illustres qui a tant occupé l'attention universelle est entamée : Léon XIII et Bismarck en sont les survivants. L'autre dont la carrière fut si tourmentée s'est éteint sans secousse, sans que les affres douloureuses de l'agonie aient torturé sa robuste charpente, sa puissante intelligence.

Comme pour tous les hommes vraiment supérieurs, la mort n'a pas eu cet aspect terrifiant que revêt pour les autres la suprême transition.

En ce moment, dans tout pays, on ne parle que de Gladstone, car, comme l'a si bien dit quelqu'un quelques heures après l'arrivée de la nouvelle : *That man belonged to the world!*

Gladstone clôt la brillante série de parlementaristes qui s'ouvrit avec Lord Chatham. Parmi ceux qui recueillent l'héritage, beaucoup ont du talent, de l'entraînement, de l'éloquence, mais il n'en est point qui réunissent au même degré les

qualités multiples dont était pétri l'homme de Haywarden.

Churchill promettait beaucoup : les envieux de son propre parti l'ont tué. Dans le camp libéral Dilke fut un jour le successeur tout indiqué de Gladstone : le chantage lui a coupé les ailes. Chamberlain était une étoile de première grandeur : un mouvement de conversion l'a mis à peu près sous le boisseau. Quant à Balfour et à Morley, ils ne seront jamais que de brillants premiers lieutenants.

C'est aujourd'hui que l'Angleterre comprend bien l'homme qui préféra l'exil volontaire au sacrifice de ce qu'il considérait son œuvre finale : le home rule pour l'Irlande.

Bien des fois l'Angleterre a brisé ses grands hommes plutôt que de consentir à une réforme. Qu'est-il arrivé ? La réforme s'est imposée avec le temps et l'on a été surpris de voir que le ciel n'enroulait pas ou que les îles britanniques ne rentraient pas dans l'océan.

Eternelle histoire des peuples qui ne voient jamais aussi loin ni aussi net que certains génies dont la mission semble parfois ne devoir consister qu'à semer des idées, pour ne jamais en voir l'éclosion, n'en jamais recueillir les bénéfices.

Maissi Gladstone n'a pu donner à l'Irlande l'autonomie rêvée, il laisse bien des monuments impérissables outre son immortelle renommée de tacticien, d'orateur, de "prédicant" campagnard et d'héliéniste.

Son œuvre littéraire et surtout théologique est devenue classique. Il y a déjà longtemps que le R. P. Ducey, un jésuite croyons-nous, déclarait que Gladstone connaissait mieux la théologie que quatre-vingt quinze pour cent des théologiens de profession.

On se rappellera toujours ce qu'il fit pour obtenir l'émancipation politique des Juifs et des catholiques ; ce qu'il fit pour étendre le droit de vote à plus de deux millions de personnes qui en étaient privées, pour secourir et propager l'instruction élémentaire, pour abolir les "Églises d'Etat," pour faire cesser les persécutions en Arménie, en Bulgarie et ailleurs.

Sa politique intérieure restera comme le chef-d'œuvre du genre ; sa politique extérieure, si critiquée, vue à la lumière de l'Histoire paraîtra moins brillante, mais aussi, moins aventureuse que celle de Salisbury et de Beaconsfield.

Gladstone eut une autre grande qualité l'amour du home, l'amour de la famille. Il fut de plus un modèle sous le rapport de la conduite privée. Si Fox, cet autre génie, eut en dehors de Downing street et du parlement, tenu la conduite si digne, si admirablement "bourgeoise" du Grand Old Man, il aurait autrement brillé et son nom serait certes moins oublié, même par les héritiers immédiats de ses idées.

Le Canada, par ses journaux, exprime depuis quelques jours tout son respect et son admiration pour celui qui fut un ami pour nous et qui ne manqua jamais d'en donner des preuves plutôt discrètes mais que connaissent bien ceux de nos hommes publics qui l'ont connu et approché.

VIEUX-ROUGE.

Les partisans de la prohibition totale se remuent de plus en plus. Dans une seule réunion à Toronto, des femmes ont souscrit \$400, pour activer le vote sur le plébiscite. Les gens intéressés dans le commerce de liqueurs feraient bien de ne pas trop compter sur le hasard.

L'abbé Cléroux a été "angelifié" par Nulty. Excellente marque de commerce....

LA PETITE POLITIQUE

Les libéraux de notre bout de planète sont de singuliers gens — nous parlons de ceux qu'on a métarmorphosés en ministres.

A Ottawa, ils font œuvre de tory à qui mieux mieux ; ils trouvent même le chemin qui mène au cœur de l'ami Tardivel.

Dans la succursale de Québec, les ministres ne sont pas moins étonnants.

Ils ont bravement lâché l'amélioration de la situation scolaire, parce qu'ils auraient pu encourir la défaveur des habitants en les forçant à payer un peu plus aux instituteurs.

D'un autre côté, ils donnent \$300 de prime à chaque comté pour l'amélioration des routes.

Que l'intelligence reste enfardochée, ça n'étonne pas ces grands libéraux.

Mais la route, la grand'route, il ne faut pas l'oublier.

Dans le fond, il n'y a là qu'un achat vulgaire de popularité, un truc pour se faire bien voir dans le rural.

Comme si ç'a bien servi à feu Mercier de tout donner aux campagnes . . .

Ce qui ne se dément pas, à Québec comme à Ottawa, c'est le parfait contraste entre la promesse d'hier et l'acte d'aujourd'hui.

Pour ne s'en tenir qu'à cette affaire de routes, qu'avons-nous vu avant le 11 mai 1897 ?

Les libéraux reprochaient aux conservateurs de mettre à la disposition des municipalités rurales, moyennant légère compensation, des concasseurs de pierre.

Or, aujourd'hui, ces mêmes libéraux, paient l'habitant pour faire des travaux auxquels on devrait l'assujettir par loi précise et stricte.

Décidément notre libéralisme y a perdu à ne plus être dangereux pour le Trône et l'Autel, comme au bon temps où Tardivel avait des vertus.

Mieux vaut être dangereux que ridicule. Tartarin de Tarascon était plus majestueux avant qu'après.

LIBÉRAL.

BIBLIOGRAPHIE

VARIÉTÉS CANADIENNES, par Wilfrid Larose — Atelier des Sourds et Muets, éditeur.

Rare avis ! Un livre du terroir que nous avons pu lire de couverture à couverture, presque sans arrêt, avec un plaisir vrai, ému ici, égayé plus loin, y trouvant presque à chaque page une forte dose d'originalité agréablement mitigée de choses instructives . . .

Les VARIÉTÉS CANADIENNES de M. Wilfrid Larose étaient déjà en grande partie de nos connaissances. Nous les avons rencontrées un peu partout dans les journaux et à la tribune. Il nous revient même que nous fûmes au nombre de ceux qui, les premiers, conseillèrent à l'auteur de les grouper, pour qu'elles n'eussent point le sort des gazettes qui leur servirent de premier véhicule.

Il y a de tout, dans cet ouvrage, excepté des vers. Mais, parfois la prose y donne de telles notes, que nous ne pouvons nous garer contre certaine réminiscence de lecture, et nous nous rappelons ce qu'écrivait André, Lemoyne dans ses *Pensées d'un paysagiste* :

“ Au fond des plus belles proses, on trouve un poète désfleuri, qui, d'un œil mal essuyé, contemple son ancienne couronne de Nanterre. ”

M. Larose a-t-il jamais fait de la prosodie ? A-t-il caressé la croupe de Pégase ? Nous l'ignorons, mais il est certain que pour donner à une idée lyrique ou simplement de sentiment la vesture voulue, et cela en prose, il déploie une richesse de touche que tous nous pouvons lui envier. Et, ce faisant, il ne craint pas le mot ou l'expression indigène qui pourrait blesser l'oreille.

le. Le ceux qui croient que poésie est fatalement synonyme de perpétuel casse-sucre.

Une première citation :

“ Elle est douce, à ce moment, la voix du rossignol qui chante sur le tas de bois : “ Sème, sème, sème ton ble ! ” Pour elle, pour la blanche floraison des arbres, pour les attraites de la verdure naissante, pour les fines senteurs qui chargent les ailes des folâtres zéphirs, pour toutes ces choses que les joies pures du foyer lui font trouver plus belles, le paysan bénit le sort de donner ses sueurs à la terre en échange du privilège de vivre. Il retourne au champ comme il en était venu : avec du bonheur. ”

Cela ne nous indemne-t-il pas des niaiseries de nos bucoliques ?

Pour M. Larose la campagne est un objectif fécond. Il y a trouvé des thèmes variés, et en les étudiant il s'est montré, à la fois, observateur subtile et photographe fidèle. Lisez ce fragment — il s'agit du rentier campagnard :

“ C'est le rat dans le fromage, c'est le philosophe, c'est Jean-Jacques satisfait. Le vivre et le couvert, une maison de campagne parmi les messieurs du village que lui faut-il davantage ? Tôt couché, tôt levé, gros et gras, gras et gros, sans fardeau, le plus beau du troupeau, il sourit à la vie, la vie lui sourit. Doux repos, épargne bienfaisante, vous êtes ses fétiches ! Ennemi juré de l'excès en tout ce qui vous est étranger, il ne s'éclaire, ni ne se chauffe plus que de raison et protège sa maison contre l'invasion du journal.

“ Pourquoi payer pour lire dès menteriee ? Le marchand et le notaire l'en abreuvent à l'année pour rien. Le notaire ! Quel homme à ses yeux ! Ah ! quel homme !... Instruit, marié richement, bel “ agrès, ” plein d'affaires, arrange tout, conduit tout... Par ma foi, si Théophile n'était rentier, il voudrait être notaire. Son fils aurait pu le devenir, lui, par exemple, s'il eût aimé l'école, car il n'était pas fou !... Mais tonnerre ! il n'avait que les chevaux dans la tête. Veut dieu, veut diable, il en revenait toujours à ça : il n'en voulait qu'aux chevaux... C't élément !... ”

Mais c'est surtout dans les dialogues entre campagnards que M. Larose est fidèle, osons le mot, est “ nature. ” *Les sucres, Une assemblée politique, Au magasin*, pour ne mentionner que celles-là, sont des peintures de nos mœurs rusti-

ques qu'on se plaira à lire et à relire. N'allons pas croire, toutefois, que dans cette catégorie des VARIÉTÉS CANADIENNES, il n'y avait pas place pour une nouvelle où pussent se trouver et la couleur locale et la note émue : *Les deux blessés* nous offrent tout cela et, en plus, un épisode des plus fréquents dans nos familles. Ceux qui liront cette nouvelle ne seront pas lents à y trouver le “ pourquoi ” de tant de vocations religieuses pour le moins étonnantes et, par la suite misérables sinon scandaleuses. *Les deux blessés* sont certainement l'une des plus attachantes piécettes du livre de M. Larose ; c'est même une étude qui restera typique parmi celles de ce genre, tant, par la forme et le fond, elle est vraie.

Ce qui n'abonde pas moins dans cet ouvrage, se sont les thèses. Là encore, et peut-être là surtout, l'auteur est dans son élément.

Studieux, observateur, revenu de beaucoup d'illusions, même quelque peu blasé, M. Larose n'y va pas par quatre chemins pour dire ce qu'il pense de nos divisions nationales, de la famille, de l'éducation, enfin de presque tout ce qui constitue une actualité. Pour bien analyser cette partie de son travail, il faudrait dix colonnes : nous nous contenterons de glaner en courant :

“ La féodalité qui a présidé à la colonisation de la Nouvelle-France et l'éducation exotique qu'on nous a imposée pour la glorification de ce régime, éducation aussi saturée de mysticisme qu'étrangère à nos besoins — on en a la preuve dans notre impuissance actuelle — ont pu inspirer à plusieurs le vain culte de la pose et du blason ; mais déjà le morcellement des fiefs, leur acquisition par des censitaires enrichis, le discrédit qui s'attache aux professions *fashionables* par suite de leur encombrement, pour n'en donner qu'une raison, la difficulté des mariages en haut bien, faute d'argent pour soutenir le *rang*, etc., déterminent la conscience exactes des positions et, comme corollaire, le retour général du sens commun, avec une estime égale pour tous les métiers. Ici comme aux États-Unis, on ne jugera bientôt plus un homme par son père, mais par lui-même ; ni par son titre, mais par la manière dont il le porte ; ni par le nom de sa profession mais par l'habileté qu'il y déploie et on admirera *autant* le millionnaire qui travaille tout le jour que le petit crevé qui flirte et ne sait que flirte

avec ces demoiselles sur les boulevards, dans un costume aussi chic qu'impayé.

.....
Notre défaut dominant, c'est l'envie. Nous sommes chagrins du bien d'autrui ; pour le détruire nous sacrifierons volontiers le nôtre ; nous cherchons moins à jouir qu'à déposséder, moins à nous élever qu'à abaisser les autres.

.....
Dans notre province, la politique se résume à une question d'administration financière, on le sait. Or en vingt-sept ans, nous avons accumulé un passif de trente-cinq millions. Comment ? Par des excédants de recette ! Tous les gouvernements ont trouvé moyens d'en faire figurer dans leur exposé budgétaire. L'opposition, quelle qu'elle fût, niait toujours, mais arrivée au pouvoir, elle en imaginait, à son tour, de plus fabuleux.

.....
Le rôle de législateur a fini par s'identifier avec celui de courtier. Le plus brillant n'est pas celui qui emprunte le moins, mais celui qui nous obtient l'argent à meilleure composition sur les marchés de l'Europe.

.....
Briser la Confédération parce qu'elle prendrait la forme d'une menace ! Mais avant d'en parler, usons donc des privilèges qu'elle nous garantit. Nous les sacrifions *proprio motu.* avant même qu'ils soient en jeu, comme si nous en avions déjà trop et nous nous plaindrions ensuite de les avoir perdus ? Aurons-nous plus de courage et plus de logique sous un autre régime ? Plutôt que d'en accuser nos amis, cherchons donc en nous-mêmes les véritables causes de notre déchéance graduelle et appliquons-nous à l'enrayer, avant d'assumer par une évolution politique quelconque, des responsabilités plus graves. Il faut laisser l'enfant en petite robe, tant qu'il ne connaîtra pas lui-même ses besoins.

.....
L'esprit de parti nous ruine ? C'est vrai ; il faut le bannir ; mais attention ! Ne commencez pas par traiter de vire-capot, et de vendu et de canaille celui, qui le premier, aura eu le courage de s'en dépouiller.

L'étude sur l'éducation mériterait les honneurs de l'entière citation. Vrai traité et tout à fait conforme à la situation.

Les discours et les conférences nous ont moins captivé. Est-ce parce que l'auteur, contrairement

à son habitude, s'y montre un peu maniéré, un tantinet porté au genre déclamatoire ? Il y a peut-être aussi de notre faute, répugnant, comme nous le faisons, aux discours de 24 juin ou à toute autre blague nationale.

*
*
*

Les VARIÉTÉS CANADIENNES ont leur place marquée dans nos bibliothèques, dans toutes : celles des jeunes et celles des vieux ; celles des mères et celles des jeunes filles.

Elles sont de saine et nutritive lecture ; les idées y prennent une franchise, une carrure qui remettent des fadaises dont on nous inonde dans ce pays.

Le style toujours agréable, le mot juste et heureux, le terme à la fois précis et élégant, tout cela concourt à mettre le livre de M. Larose au très petit nombre de ceux qu'il faut donner comme guide pratique à la jeunesse studieuse. Elle y trouvera des idées viriles, justes, originales rendues en une forme non moins virile, juste et originale.

Et ne l'oublions pas : dans notre littérature c'est ce trio de qualités primordiales qui manque essentiellement.

On commence par ne rien concevoir ni clairement ni autrement, et vous voyez d'ici la conséquence quand il faut placer des mots pour exprimer cela.

Les *Variétés Canadiennes* ont reçu dans ce pays-ci et en France une brillante sanction littéraire.

Notre presse ne s'est pas bornée à ces clichés d'accusé de réception qui ne constituent pas la moindre de nos nigauderies nationales : elle a prouvé qu'elle avait su lire et apprécier, et cela en citant *in extenso* des études ou des fantaisies empruntés aux *Variétés Canadiennes*.

Dans la mère-patrie M. Larose a cueilli des suffrages nombreux, précieux, des plus distingués.

Son livre lui a valu de flatteuses lettres du Royal Colonial Institute, de Londres, Ang. ; de Paul Bourget, Marcel Prévost, François Coppée, Jules Claretie, de l'Académie Française et Administrateur Général de la Comédie Française, écrivains célèbres et que nos lecteurs savent si sympathiques aux Canadiens-français ; de Char-

les Richet, directeur de la *Revue Scientifique* (nue autorité) de Paris; de l'Alliance Française de Paris, dont le maréchal MacMahon était le président d'honneur; de l'Académie Française de Paris, et M. Félix Faure, président de la République Française.

Nous avons été heureux de consacrer un peu d'espace à cet ouvrage de mérite réel et nous terminerons en demandant à M. Larose de continuer, bien que ce pays soit pour la littérature le sol pierreux par excellence.

MISTIGRIS.

LA "NORTH AMERICAN"

La dernière assemblée annuelle de cette puissante compagnie d'assurance sur la vie n'avait pas pour seul point saillant le merveilleux rapport des opérations des douze mois précédents—il y avait encore cette particularité que la séance se tenait pour la première fois dans le somptueux et vaste édifice où seront désormais les quartiers généraux de la compagnie.

A cette occasion les directeurs ont agrémenté le rapport imprimé en brochure d'une douzaine de vignettes qui nous révèlent les richesses du nouvel immeuble, ainsi que l'intelligence pratique qui a présidé à l'agencement et aux différentes installations. Toronto compte un monument de plus, et la "North American" s'est donné un digne chez soi, sans oublier qu'elle ne pouvait placer mieux une partie de son surplus.

Les différents rapports contenus dans la brochure sont remarquables d'abord par le langage clair et précis. On n'y rencontre pas de ces ambiguïtés indiquant chez les auteurs soit l'ignorance de la langue, soit le désir de larder une situation, d'atténuer un fait,

Au point de vue financier, l'année 1897 a été remarquablement bonne. 2621 polices ont été émises ou reprises et ce, pour un montant de trois millions et demi. La compagnie a payé \$271,537,05. Les placements ont été heureux et le fonds de réserve est maintenant de \$2,245,920.

Le président M. John L. Blaikie et le directeur-gérant, M. W. McCabe ont été chaleureusement félicités.

Cette puissante organisation eut comme premier président, on s'en souvient, feu l'honorable Alexander Mackenzie qui disait un jour :

"Parmi nos plus anciens assurés je compte beaucoup d'amis personnels et je suis heureux de pouvoir leur dire aujourd'hui que la solidité de la compagnie n'est, dans mon opinion, dépassée par celle d'aucune autre compagnie sur ce continent."

Et nous ajouterons que depuis le jour où regretté Premier parlait ainsi jusqu'à 1898, la "North American" a décaplé cette solidité, cette stabilité.

XXX.

LE DESSUS DU PANIER

Pour un peuple qui voulait tant se battre; les Espagnols sont pour le moins étonnants. Jusqu'ici leur préoccupation unique a été de se cacher. S'il y avait là une tactique, une stratégie avec un but déterminé, nous comprendrions. Mais il n'y a pas cela.

La vérité laide, la vérité humiliante, c'est que l'Espagne qui es' partie en guerre au bruit d'une pétarderie à assourdir deux continents cherche à gagner du temps, espérant que les autres nations entameront les négociations de la paix.

L'Espagnol pourra alors se draper fièrement dans sa dernière guénille et, digne descendant de Don Quichotte, raconter qu'on l'a empêché de donner une leçon à ces bandits d'Américains.

D'ici-là, il y a et aura des émeutes, des combats de taureaux, des changements de ministres, des lâchetés par douzaine: agonie honteuse précédant une mort nationale.

La *Vérité* continue son évolution. Chaque numéro nous apporte un bris d'opinions américaines.

Lu dans un dernier numéro :

Est-il en effet rien de plus absurde que d'annahématiser sans merci et à tout jamais, sans aucune exception, tous les membres présents et futurs d'un parti politique, c'est-à-dire d'une organisation essentiellement variable dans ses programmes, dans ses chefs, dans ses organes,

dans tous les éléments qui la composent ?

De quel droit, d'un autre côté, accorder sans restriction et pour toujours à un parti opposé au précédent le monopole de toute religion, de toute vertu, de toute orthodoxie et de tout dévouement ?

N'est-il pas plus juste de reconnaître qu'il y a de bons éléments dans nos deux partis politiques, d'appeler tous les enfants de l'Église à lui venir en aide, à quelquel parti qu'ils appartiennent, et de ne pas irriter davantage ceux qui, dans l'un ou l'autre camp, lui seraient hostiles, afin de louer, encourager, blâmer, combattre ce qui mérite de l'être, en quelque milieu qu'il se trouve ?

Les payens du RÉVEIL sont-ils compris dans cette amnistie ? Sont-ils, eux aussi, conviés à donner un petit coup de main à l'Église ?

Nos lecteurs se sont souvent, nous n'en doutons pas, inquiétés de l'étonnante quantité de morceaux de la vraie croix disséminés de par le monde. Ils avaient toléré qu'il y eût une demi-douzaine de crânes de Saint-Gaudiose, mais ils n'étaient pas d'humeur à concéder pour l'autre article.

M. Tardivel constatant l'opinion qu'il y avait assez de débris de la vraie croix pour construire tout un navire n'était pas pris sans vert. On pourrait, retorqueait-il, supposer une multiplication miraculeuse de cette insigne relique.

Rien de plus clair. Le miracle de la multiplication est le moins inordinaire. N'avions-nous pas de nos jours deux Tardivel : celui que des curés incensent et celui que d'autres curés comparent les uns à Satan, les autres à Joseph-Iraël Tarte.

Or, pour revenir au bois sacré, un abbé Bellard, a trouvé un joint. Dans une brochure récemment publiée, il donne une réponse que M. Tardivel, avec une modestie qui le rehausse, juge plus satisfaisante. Citons :

D'après tout ce que l'on peut savoir, la Croix de Notre Seigneur contenait environ 6½ pieds cubes de bois, ou environ 11,448 pouces cubes. Or toutes les reliques connues de la vraie Croix ne formeraient ensemble qu'un bloc d'environ 661 pouces cubes. C'est-à-dire que plus de 10,000 pouces cubes seraient perdus. La vraie merveille, ce n'est pas qu'il y ait tant de reliques de la vraie Croix, mais qu'il y en ait si peu.

M. Tardivel qui ne saurait passer un seul jour sans exploiter la religion — *a solis ortu usque ad occasum* se fâche tout rouge quand il apprend que d'autres se livrent à ce facile et giboyeux manège. Voyez ce qu'il dit de la *Christian Science* :

Cet art de guérir est d'invention américaine. L'exploitation commencée il y a vingt ans par un certain Dr Eddy, puis continuée par sa veuve est devenue aujourd'hui très lucrative. L'ouvrage de madame Eddy — *Science and Health with key to the Scriptures* — qui se vend \$3 et plus, est rendu à sa cent quarante-sixième édition, et aux États-Unis trois cent dix-neuf temples ont été érigés, dans les quels on initie les imbéciles aux secrets de la nouvelle thérapie. A Londres une initiation complète coûte dans cent dollars, et une dame Julia Field-King y distribue la *Christian Science* à 70 élèves. Résultat : un encaissement de \$7000.

Madame Eddy est la présidente du "Massachusetts Metaphysical College" et jouit, paraît-il, d'un prestige personnel considérable. À côté d'elle le général Booth n'est qu'un petit bonhomme. Aucun *scientist* chrétien, dit le *New York Examiner*, ne songerait à résister aux volontés de Madame Eddy lorsqu'il s'agit de "conduire une église".

Cette irrésistible vieille en est à son troisième mari, le premier étant décédé et le second ayant été écarté par un divorce.

Une paroissienne de Montréal nous en apprend de belles sur les agissements de certaines personnes du sexe de Dalila dans un certain presbytère. Nous allons enquêter. Toutefois, en attendant — vu les précédents — nous nous croyons en devoir de conseiller à notre correspondante de prier.

Il y a peut-être à l'horizon un autre jeune général pour expier les péchés d'autrui.

COCARDASSE.

Notre archevêque s'est coupé de sa petite visite de cérémonie à Nulty. L'intéressant fratricide a fait les honneurs de son *retiro* avec un tact et une onction bien placés chez un paroissien du curé Baillargé.

COUPS DE CRAYON

Avons-nous un gouvernement provincial ?
Est-il avec la flotte espagnole ?

Un peu plus et l'abbé Cléroux disait à Nulty : " Fils de Saint Louis, montez au ciel ! "

Jusqu'ici notre grand ministère n'a accompli qu'une réforme : il a enlaidi les timbres-postes.

On devrait pendre au moins une demi-douzaine de ceux qui ont joué la comédie autour de Nulty et en envoyer autant à l'asile de la Longue-Pointe.

Le *Soleil* annonce à cor et à cri que le gouvernement provincial vien d'effectuer une économie de SEPT CENT piastres. Quel génie administratif ! Et dire que cette économie était possible depuis déjà un an....

La maison Murphy offre en vente à prix subitement réduit la photographie représentant les deux... Gladstone : le vrai et celui d'Ottawa. Pourquoi cette réduction dans un temps où tout est à la hausse ?

Brillante ouverture de l'Hôtel Frontenac, cette semaine, à la Pointe-aux-Trembles. Le propriétaire M. A. Desrochers n'a rien épargné pour faire de son établissement un pied-à-terre de première classe.

Cueilli dans la lettre rédigée pour Nulty : " Je ne puis vous écrire davantage, mes moments sont... courts !!! "

A rapprocher de la réflexion bien sentie prêtée au défunt par la *Patrie* : Notre famille disparaît... vite...

Nouvelle doctrine, d'après un confrère.

Le mensonge est-il permis ?

— Oui, si c'est pour empêcher les autres de mentir, caté hisme selon Israël Tarte, (l'honorable !).

Ces affreux Tories ont, l'autre jour aux communes, pris la défense de la presse que les apôtres du libéralisme veulent encarcaver avec un impôt postal.

La *Presse* avait détruit deux flottes américaines, aussi le *Soleil* s'est-il cru tenu en honneur de faire mourir l'amiral Dewey.

What's next ?

Autrefois les Napolitains jetaient à l'eau leur St-Janvier quand il n'aboutait pas de son petit miracle périodique.

Aujourd'hui pour punir Léon XIII du long feu que font ses bénédictions, les Espagnols vont s'emparer des biens de l'Eglise. On reconnaît la foi aux œuvres.

On dit, lisons-nous dans le *Nord*, que le silence dont M. Tarte entoure sa personnalité depuis quelque temps signifie qu'il y a un nouveau *scheme* de chemin de fer sous presse. D'autres prétendent que M. Laurier lui a demandé de moins faire de tapage, afin que les ressentiments s'apaisent, et que le parti cesse de se diviser à son sujet.

Avez d'un journal ministériel, l'*Echo du Manitoba* :

Il n'y a pas à s'y méprendre. l'acte de franchise tel qu'introduit, était très incomplet et impraticable. Il est tout à fait étonnant qu'une mesure d'une telle importance, et sous la considération du Solliciteur Général depuis au-delà d'un an, n'ait point été présentée sous une forme plus convenable.

L'opposition réclame maintenant—et avec droit—le mérite d'avoir perfectionné l'acte en question.

Une perle de traduction ! La dépêche suivante arrivait lundi.

SAN FRANCISCO, Cal., May 16. — Edouard Remenyi, who held royalty enchanted, and has enthralled fashionable audiences all over the world, fell dead yesterday afternoon at the Orpheum Theatre. in this city. It was Remenyi's first appearance on the vaudeville stage. In response to a burst of applause after playing "Old

Glory," the great Remenyi commenced to play Delibe's "Pizzicati." He had completed a few bars when he leaned forward as if to speak to one of the musicians in the orchestra.

Le traducteur d'un de nos journaux du soir a rendu cela comme suit :

San Francisco, Calif., 16—Édouard Remenyi, le talent comme acteur a été admiré du monde entier, est mort subitement au Orpheum Theatre" cette après-midi. Il était à l'exécution d'un rôle dans "Delibes Pizzicetti," quand il est tombé mort, après avoir été applaudi avec enthousiasme. Remenyi était originaire de Hongrie.

RIGOLO.

Sifflets et Applaudissements

On conteste aux spectateurs le droit de siffler dans les théâtres, et l'on a raison. Le maire de Cherbourg, par arrêté municipal, a fait savoir à ses administrés que l'usage du sifflet leur était interdit. L'autre jour, à l'Opéra-Comique, au milieu d'une salle pleine d'enthousiasme, quelqu'un s'avisait de siffler et on faillit faire un mauvais parti à ce trouble-fête. Enfin, M. Rodenbach a gravement dénoncé le sifflet comme "un instrument de réaction, la voix des aveugles et des sourds", et il en a donné cette preuve un peu imprévue qu'*Athalie* fut sifflée : nous l'ignorions.

Je ne veux plaider la cause du sifflet ni contre le maire de Cherbourg ni contre M. Rodenbach. J'abandonne à l'exécration générale l'anonyme de l'Opéra-Comique. Cette façon d'exprimer son opinion en public a quelque chose de brutal, d'insultant et de lâche qui révolte le goût et l'honnêteté. Mais le pire du sifflet, c'est qu'il est tout justement *une façon d'exprimer son opinion en public*. Et les gens les plus intolérables du monde sont ceux qui jugent en faisant du tapage.

Supprimons donc le sifflet ; mais, alors, supprimons aussi l'applaudissement. Le second est aussi inepte que le premier, il n'est rien de plus sot que cette rage du bruit qui s'emparent des hommes assemblés. A-t-on jamais vu dans un musée quelqu'un qui se mit à battre des mains pour exprimer son admiration devant un chef-d'œuvre ? Un lecteur, au coin de son feu, a-t-il

jamais éprouvé le besoin de laisser là son livre pour se frapper les paumes l'une contre l'autre ? Ce sont des manifestations de sauvages. D'ailleurs, si le sifflet a souvent outragé le génie, non moins souvent l'applaudissement a encouragé la médiocrité, perverti les comédiens, suggéré aux auteurs des platitudes ignominieuses et empêché les spectateurs de bien goûter une œuvre d'art.

On peut compter les comédiens ou les comédiennes dont l'unique souci n'est pas, comme l'on dit, de "forcer les applaudissements." Lorsqu'un acteur méconnaît la pensée d'un poète ou dénature la musique compositeur, c'est presque toujours pour produire un "effet" et soulever un tumulte d'admiration. Le tragédien qui déblaye quarante-neuf vers pour hurler le centième, le ténor qui prolonge son *ut* jusqu'à nous en couper la respiration, le comique qui pousse tout son rôle à la caricature n'agissent ainsi que pour déchaîner les bravos. Du jour où cesserait la stupide coutume, on verrait moins souvent des comédiens "éminents" mettre leur personnage au premier plan sans souci de la vérité scénique et les chanteurs suppléer par des tours de force à l'émotion et à l'intelligence qui leur font défaut. C'est l'applaudissement qui crée l'engouement odieux des virtuoses.

Et l'auteur ! Quand il écrit son drame, sa comédie ou son opéra, n'entrevoit-il pas lui aussi, dans son rêve, une salle "en délire", des messieurs qui tambourinent avec leurs cannes sur le plancher, des dames qui d'enthousiasme brisent leur éventail dans leurs mains gantées et, plus haut, le paradis qui vocifère d'admiration ? Or, c'est pour provoquer ce grand brouhaha qu'il y a tant de calembredaines dans le vaudeville, tant de *mts* dans les comédies, tant de tirades dans les drames, tant de jolies cadences dans les opéras. Si l'on n'applaudissait pas dans la salle, tout de suite, sur la scène, les gens du monde deviendraient moins spirituels et les gens du peuple moins éloquents. L'art dramatique n'y perdrait rien. Ce qu'on appelle au théâtre la *convention* n'est en général que la loi de l'applaudissement.

S'il est un droit qu'à la porte on achète e-

entrant, ce n'est ni celui de siffler, ni celui d'applaudir, c'est celui d'entendre.

L'applaudissement assourdit le spectateur, suspend le drame, arrête la marche de l'action, enlève toute force aux réparties, détruit l'illusion scénique. A chaque moment, ces aboiements et ces trépignements, ces *brava* et ces *brava* interrompent le mouvement des scènes et font perdre les fragments de dialogue aux oreilles les plus fines. Et je pardonne bien volontiers son coup de sifflet au spectateur de l'Opéra-Comique, s'il n'a voulu par là que protester contre le fracas importun des "tonnerres" d'applaudissements.

S'il s'agit d'un opéra ou d'un drame lyrique, l'usage devient tout à fait barbare. Les harmonies de l'orchestre sont soudain étouffées par le plus antimusical des bruits. On est sous le charme de la mélodie, et voilà l'enchantement bêtement rompu. C'est un des grands attrait du théâtre de Bayreuth qu'on y puisse écouter sans être exaspéré par les explosions incessantes de l'enthousiasme public. Du reste, le silence, l'absolu silence n'est pas seulement indispensable pour bien comprendre et bien goûter une œuvre de Richard Wagner ; il est tout aussi nécessaire à une représentation de Gluck ou de Mozart. Il est vraiment par trop cruel d'être, à chaque instant, tiré de son rêve par la voix et les battoirs de ses voisins !

On allègue qu'applaudir est un besoin irrésistible de la foule. Irrésistible ? Je n'en suis pas convaincu et les entrepreneurs de spectacles, qui doivent connaître la question, partagent mes doutes puisqu'ils mettent dans les salles de théâtre des applaudisseurs de profession qui, eux, du moins, ont, pour faire tant de bruit, l'excuse d'être payés. A quoi bon la claque, si, d'instinct, la foule est portée à applaudir ? Que l'on tente seulement de supprimer les "romains" et l'on verra si, peu à peu, la majorité du public ne finit pas par imposer silence aux natures trop expansives qui troublent le spectacle par leurs manifestations. Les personnes, qui désirent se livrer à la gymnastique de l'applaudissement, pourront d'ailleurs se transporter dans les mee-

tings, dans les Assemblées parlementaires, par tout où des hommes se réunissent, dans la seule pensée de faire du bruit.

ANDRÉ HALLAYS.

COMBIEN LE REGRETTENT

De n'avoir pas pris du BAUME RHUMAL dès les premiers signes d'affection de la gorge et des poumons.

MANUEL D'HISTOIRE

A L'USAGE D'UN ROI

Le Recueil de dissertations historiques dédié à M. Gabriel Monod par ses anciens élèves n'a rien de commun avec les *Soirées de Médan*, M. Monod est bien un chef d'école, comme M. Zola ; mais l'École des Hautes-Études ne collectionne pas les mêmes documents que l'école naturaliste. Elle va les chercher plus loin, à la source, et les contrôle à la lumière d'une critique qui ne permet pas d'abattre un octavo chaque hiver. Elle ignore d'ailleurs l'art de délayer en un volume ce qui ne demande qu'une brochure. Elucider en quelques pages un détail mal connu ou controversé, c'est faire un travail plus utile et plus durable, c'est déblayer le terrain pour les chercheurs à venir. Tout le monde n'est pas de taille à mener à bien une grande œuvre de généralisation historique, mais presque tout le monde peut devenir capable d'en préparer les matériaux. Cela s'apprend et les élèves de N. Monod ont voulu lui montrer qu'ils l'avaient appris.

Leur Recueil est la guirlande de Julie qu'il convenait d'offrir à un érudit. Il est digne du maître exact et méticuleux qui a contribué plus que personne à introduire dans le domaine de l'histoire les habitudes de précision et de conscience scientifique auxquelles nul n'oserait plus manquer aujourd'hui. M. Lavise, qui a présenté le volume à son ami et camarade d'École normale, a fait ressortir avec sa netteté familière les services rendus à l'enseignement et à l'étude de l'histoire par M. Monod. M. Monod comme professeur, comme collaborateur de la *Revue historique*, comme collaborateur de la *Revue critique*,

s'est toujours proposé le même but : décourager les mauvais travailleurs, aider et encourager les bons. Il a consacré tout son temps à empêcher les autres de perdre le leur, il s'est, suivant le mot de M. Lavis, "donné une peine infinie pour épargner la peine d'autrui". Il a sacrifié ses propres travaux à ceux de quiconque est venu frapper à sa porte. Il a mis son érudition au service de qui a voulu y puiser. Ses œuvres, ce sont ses disciples. Sans lui, beaucoup n'auraient rien écrit, rien qui vaille en tout cas ; et lui-même n'a presque rien produit parce qu'il ne songe à ses propres travaux qu'en dernier lieu. Le savant s'est laissé absorber par le professeur, et il a l'abnégation de ne pas s'en plaindre et de ne pas même laisser voir s'il le regrette.

A. ALBERT PETIT.

A suivre

LE VIN DU PURGATOIRE

" Il ne faut pas juger les gens sur l'apparence. "

Lafontaine le dit, Lafontaine a raison.

Voici pour appuyer " le discours qu'il avance, "

Un exemple nouveau : Jeannot le bûcheron.

C'était un bon enfant que le fils à Jeannette ;

Il parlait peu, c'est vrai mais n'en pensait pas [moins

Jamais on ne l'eût vu s'asseoir à la guinguette,

Mais à sa vieille mère il prodiguait ses soins.

Son silence discret, aux yeux d'un babillard,

Indiquait que sa tête avait peu de cervelle.

On l'avait surnommé le dindon du Picard ;

Les quolibets sur lui tombaient par kyrielle.

Il est encore des gens pour qui l'esprit d'un [homme

Se pèse ou se mesure aux fadaïses qu'il dit.

Ecouter, c'est apprendre, et vaut bien mieux en [somme

Que la démangeaison de parler sans répit.

C'est ce que pensait Jean, qui ne se fâchait pas,

Mais souriait, mettant ainsi dans l'embarras

Ceux qui auraient aimé provoquer sa colère.

Un jour le bûcheron s'en fût au presbytère,

Y trouva le curé finissant son repas.

Le jour suivant était le jour anniversaire

Du départ soudain de l'époux de sa mère.

En bon fils il voulait se soulager le cœur

Par quelques *requiem* payés en sa faveur,

Et faire un peu baisser des flammes purgatives

Les cuisantes ardeurs, et point du tout fictives,
Puisque le prêtre sait y rôtir ses poulardes,
Ses dindes, ses gigots, ses chapons, ses outardes!

— Je viens, commença Jean, sa casquette à la
Vous prier de vouloir, si possible demain, [main,
Réciter à l'église quelque bonne prière

Pour donner du repos à l'âme de mon père,

Une messe quelconque, ou autre chose, enfin,

Qui puisse quelque peu adoucir son chagrin

Et par ce sûr moyen abréger son chemin.

— Mon cher ami Jeannot, tu n'as qu'à laisser

Je t'en réciterai de toutes les façons, [faire

Si nous pouvons tomber d'accord sur le salaire.

Combien peux-tu payer pour la messe ? voyons.

— Ah ! Monsieur le curé je ne suis pas bien [riche,

Autrement, croyez-le, je ne serais pas chiche

Pour le repos parfait de mon père défunt,

Pour qui j'ai même dû recourir à l'emprunt.

Puis j'ai ma vieille mère à qui je dois penser.

Je puis mettre un dollar, mais non le dépasser.

— Allons pour un dollar ; je suis peu exigeant,

Et je t'en donnerai, crois-moi, pour ton argent.

Quand ils eurent arrangé l'affaire à l'amiable,

Jean posa bonnement sa piastre sur la table.

Ce prêtre était, dit-on, le meilleur des enfants,

Point sévère du tout, sauf pour sa cuisinière,

Qu'il gourmandait parfois, quand dans les Qua- [tre-Temps,

Elle ne lui servait qu'un gibier de rivière.

A table, disait-il, il ne faut pas qu'on boude,

Et quand le verre est plein il faut lever le

C'était à tout propos son dicton favori [conde :

— Goûte un peu de ce vin et dis m'en ton avis,

Jeannot, en connaisseur vidant vite son verre :

— Je suis peu connaisseur, mais je le trouve

— Sais-tu quel est son nom ? [exquis.

— Pas mieux que feu mon père ;

Sur ce chapitre-là, je ne suis qu'un ânon.

— Hé, c'est du vin du purgatoire !

— Le purgatoire est un bien bon pays, oui-da !

Si l'on y a de ce bon vin pour boire,

On y est mieux qu'au Canada :

Gardez-vous d'en tirer mon père.

Et reprenant sa piastre, il sort du presbytère,

Où jamais plus il ne se hasarda.

D'un trait d'esprit douteux, une lueur éparse

Se réduit bien en un maigre lardon ;

Tel qui d'autrui veut faire un dindon de la farce

S'expose à devenir la farce du dindon.

FEUILLETON

DE TOUTE SON AME

PAR

RENÉ BAZIN

Les mots tombèrent, cette fois, sans réponse. Madame Lemarié s'était renuise à écrire, courbée, sur les enveloppes à bandes noires. Elle avait jugé son fils, et il ressemblait beaucoup plus au père qu'elle ne le pensait. Avec lui aussi, il lui fallait recommencer à se taire. Victor la vit essayer une larme, plus d'une fois, pendant l'heure silencieuse qu'ils passèrent ensemble.

Il arrivait toujours des couronnes par l'escalier de service.

Quant au vieux Madiot, il exultait, ce soir-là. Cinq cents francs lui paraissait la fortune. Il ne cessait de remercier Henriette, que pour lui dire "Maintenant que c'est fait, ma petite, ne va pas trop dans ces maisons de riches. — Mais, mon oncle, quand on m'y envoie ?" Il ne trouvait pas la réponse, ne pouvant pas donner la bonne. Mais la joie l'emportait. Il était si content que sa nièce lui permit, — elle lui donnait des permissions, maintenant, — d'aller faire une tournée chez trois ou quatre vieux comme lui, médaillés du Mexique ou de Crimée, dont il ne se souvenait plus que dans les grandes occasions.

XII

Le lendemain, en se coiffant, Henriette se trouva jolie.

Elle s'en alla dans le soleil, toute seule.

Les lilas sont en fleur, ô bien-aimée ? Sentez-vous ? Les lilas, non, leur saison est passée, et leur parfum ne revient pas. Alors, ce sont les cytises, dont les grappes couleur d'or font la cloche dans la graine ajourée des feuilles ? Mais les cytises sont capiteux, et les pensées qu'ils donnent pleines de trouble. Qu'est-ce donc ? Vous avez rapproché en songe trois brins de genêt d'Espagne, et vous dites : "Ce n'est pas cela." Les herbes des prés sont fauchées. Le vent se repose. Bien-aimée, vos cheveux embauvent comme un champ de marguerites. Ils ont fleuri. Un parfum s'élève de vous. Allez, respirez, souriez, buvez la vie. Vous tournerez des têtes. Ceux qui vous aiment vont vous le dire.

Les œuvres de René Bazin sont en vente à la Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS, 256 et 258, rue Saint-Paul, Montréal.

La jolie fille va vers l'atelier. Elle fera des chapeaux que sa maîtresse vendra. Ce jour-là n'est pas pour elle pas plus que les autres. Cependant, tant qu'elle a été dans la rue, elle s'est sentie comme une petite reine.

XIII

Deux jours plus tard, au petit matin qui lève sur les eaux des lames de brouillard comme des copeaux blancs, un bateau plat quittait la prairie de Mauves, et traversait la Loire. L'homme, qui le conduisait à la perche, avait la moustache humide de brume, et la vie joyeuse dans les yeux. Les deux mains appuyées sur la hampe ferrée dont le bout touchait le sable du fond, marchant le long du bord de son bateau qui filait sous lui, souple et frissonnant dans son gilet de tricot bleu, il se dirigeait en oblique vers la rive opposée, où sont deux petites îles, l'île Héron et l'île Pinette, séparées l'une de l'autre, puis de la terre, par de menus bras du fleuve. C'était le grand Etienne qui partait pour sa tournée quotidienne.

Un silence prodigieux l'enveloppait. A peine un cri de bécassine ouvrant l'aile et commençant la pâture dans les herbes mouillées. La crue était finie. L'eau bleue, mêlée ça et là de bandes troubles, ne luisait pas encore, si ce n'est autour des bancs de sable où elle se faisait mince et courbe comme une faux.

Le batelier songeait : "Je l'aime trop, il faut que je le dise." Et le bateau glissait. Et le jour, autour de lui, blanchissait de plus en plus.

Il entra dans un canal étroit, où le courant mourait presque. A l'abri des deux îles, dans la vase, les roseaux foisonnaient, droits et verts, ou brisés et couchés sur la Loire en lames jaunes. Les nasses étaient tendues là, au creux des clairières de l'eau, la gueule dans le sens du courant. Pendant une demi-heure, Etienne travailla ferme, soulevant, avec son croc de fer, les pièges d'osier où les anguilles s'étaient prises, retirant la bonde d'herbes, vidant le poisson dans le compartiment ménagé à l'avant du bateau, et rejetant par dessus bord la nasse qui coulait au fond. La pêche était bonne. Etienne longea ainsi toute la rive de l'île Héron, et puis, au tournant de la pointe, là où s'ouvrait le bras de l'îrnil, une eau déjà plus large étalée, frémissante, avec la grande terre à gauche, et les fermes, et le bourg de Saint-Sébastien ensevelis dans la brume qui fondait, il se dressa, laissa traîner sa perche au fil de l'eau, et, la poitrine tendue, la tête levée comme un sonneur de clairon, cria :

— Ohé ! de la Gibraye, ohé !

Un cri pareil, assourdi, lui répondit de la rive. Ceux de la Gibraye avaient entendu. Ils guettaient le passage du pêcheur de Mauves. En quelques minutes, tout l'avant de la barque fut chargé de paniers. Les choux, les poireaux et les navets débordaient de chaque côté et pendaient sur le fleuve ; les bottes de carottes pyramidaient au-dessus, et les laitues, et les mannequins d'oseille, et trois bouquets de capucines qu'Étienne piqua en flamme au sommet de son château vert. Il en avait jusqu'à la hauteur des yeux. Lui, cependant, assis à l'arrière, en trois coups de godille il s'éloigna, prit le large, et se laissa emmener au courant. "Oui, je lui parlerai ce matin. Je ne puis plus m'en taire."

La Loire s'éveillait. Le bruit d'un battoir chantait dans une saulaie. Des canots de pêcheurs de saumon rayaient ça et là la nappe du fleuve qui flambait en dessous, et s'emplissait d'or pâle. La silhouette énorme de la ville perçaient en vingt endroits la brume encore flottante et couchée sur les eaux.

Et Étienne, immobile, le cœur battant, les lèvres tremblantes de mots qu'il n'oserait dire, attendant le moment où, se dégageant des mâts de navires, des pointes de peupliers de l'île Sainte-Anne, à l'entrée de la Grande-Loire, une petite maison apparaîtrait haute et blanche comme un phare.

.....

A la fenêtre de sa chambre, Henriette achevait d'agrafer son corsage noir de tous les jours. Elle voulait le voir, et elle n'y comptait guère pourtant. On est pressé, dans ce monde des pauvres. A quelle heure passait le bateau ? Étienne ne l'avait pas dit. La jeune songeait : "C'est si court, le temps que j'ai pour l'attendre là !"

Ses yeux erraient dans le paysage, depuis la prairie au Duc jusqu'à Trentemoult. Et tout à coup, en plein courant de la Loire, venant, doublant la pointe de l'île Sainte-Anne, elle vit la barque, les trois bouquets de capucines, les paniers verts, et le grand Étienne qui s'était levé.

Il ne gouvernait plus. Il avait laissé tomber l'aviron. Il allait à la dérive sur le fleuve encore désert, la tête tournée vers la maison blanche. Henriette se tenait droite dans l'ouverture de la maison. Lui l'aperçut. Il monta sur le banc d'arrière afin d'être mieux vu, et de ses deux mains, il envoya deux baisers à travers l'espace.

Henriette rougit.

— Oh ! cet Étienne ! dit-elle. Il devient d'un osé !

Elle se retira. Mais elle revint une minute

après... Étienne, d'un coup de barre, avait incliné son bateau, et se perdait déjà parmi les yachts de plaisance et les canots du petit port de Trentemoult.

La jeune fille acheva de mettre en ordre sa chambre.

Elle riait en songeant à cet Étienne, et se promettait de le gronder. Un peu de rougeur lui était resté aux joues.

Quand elle traversa la cuisine, pour aller au travail :

— Qu'as-tu donc ce matin, jeunesse ? dit le vieux Madiot. Tu as l'air éveillée comme une ablette ?

En vérité, oui, elle avait du mal à reprendre sa physionomie de tous les jours, un peu sérieuse, un peu froide contre les regards de la rue. Elle descendit l'escalier, attira derrière elle la porte, et, droit en face, appuyé contre un des acacias plantés dans le roc, elle vit le grand Étienne.

Son cœur battit violemment. Elle se sentit toute émue et toute contrariée. Étienne venait à elle le visage à demi inquiet. Par-dessus son tricot de laine, il avait mis une veste noire, et son feutre des dimanches coiffait sa haute tête blonde.

— Je vous espérais, dit-il.

Henriette lui donna la main, presque timidement. Les maisons de la rampe de l'Ermitage dévalaient la pente, chacune ayant sa bande d'enfants aux portes et ses ménagères aux fenêtres.

— Y a-t-il moyen de causer un brin ? demanda Étienne.

— Si vous voulez m'accompagner jusqu'à la Fosse, répondit Henriette, nous causerons en chemin.

Tous deux cependant demeurèrent muets pendant plusieurs minutes, lui, tourné vers les vergues emmêlées des navires, derrière lesquelles montait le soleil, elle, regardant la suite familière des portes basses, des escaliers, des fenêtres, d'où partaient des : "Bonjours mademoiselle Henriette !" "Bonjour, la Vivien ! répondait Henriette ; bonjour, la Esnault ! bonjour, Marcelle !"

Mais, le commencement du quai, c'était la fin du coteau du Miséri. Ils furent enveloppés par les groupes des travailleurs et des flâneurs du port, passants inconnus, foule anonyme qui donnait aux deux jeunes gens comme une impression de solitude. Le grand Étienne s'enhardissait, se mettait à épier, du coin de l'œil, le visage rose de la jolie fille qui trottait menu à côté de lui. D'un accord tacite, ils évitèrent une troupe de portefaix qui déchargeaient un bateau

de blé, continuèrent de longer la Loire, et trouvèrent un gros tas de sacs de plâtre empilés, dont l'abri leur parut favorable. Ils s'arrêtèrent. Et il y eut dans la ville mal éveillée deux amoureux de plus qui se tenaient l'un devant l'autre, bien près, et qui parlaient bien bas, sans gestes, pour ne pas appeler l'attention.

— C'est que, dit le grand Etienne, je ne pouvais plus rester comme ça.

— Qu'aviez-vous donc à me dire ? demanda Henriette.

Il attendit, défiant, qu'un douanier de service se fût éloigné.

— Mademoiselle Henriette, ça ne pouvait durer toujours, d'avoir un sentiment pour vous sans vous le dire.

Il vit la jeune fille se reculer un peu, toute pâle de saisissement, et s'appuyer de la main aux sacs entassés.

— Ne vous en allez pas ! Ecoutez ! Mon père croit que j'ai entrepris de porter des légumes à Trentemoult pour gagner plus d'argent. Eh ! sans doute : mais j'avais surtout l'idée de vous voir, Tous les jours que Dieu donne, depuis trois mois, je vous ai cherchée. . .

Il voulait dire autre chose, mais il ne put continuer : un sanglot de jeunesse angoissée prompt à défailir comme à aimer, lui serra la gorge. Il se raidit. Il ne trouva plus rien, et, d'humiliation, il baissa la tête.

Alors, il sentit deux petites mains gantées qui prenaient la sienne, et il entendit une voix troublée aussi, qui disait :

— C'est donc sérieux, mon pauvre Étienne ? Vous voyez, j'en suis toute bouleversée. Je ne prévoyais pas ce que vous venez de me dire. Non, je savais bien que vous aviez de l'amitié pour moi. . . une bonne amitié d'enfance. Et j'étais contente. Mais quand vous me faisiez un peu la cour, je pensais :

“ Il le peut bien ; c'est un ami qui a grandi. ” Entre camarades de jeunesse, on ne s'étonne pas d'un compliment. Tandis qu'à présent, j'ai envie de pleurer. Oh ! vous n'auriez pas dû me parler. Je vous aimais tant comme ça !

Le grand Étienne leva la tête. Son humeur fière endurcit son visage et sa voix.

— Vous ne voulez donc pas de moi, mademoiselle Henriette ? Je suis trop peu de chose pour vous ?

A son tour, elle fixa sur lui ses yeux brillants de larmes, sincères infiniment.

— Je ne dis pas cela ! Je vous en prie, n'ajoutez pas à ma peine. Non, regardez-moi. Je vous parle avec tout mon cœur. Je ne vous méprise

pas. Je n'aime personne autant que vous, Étienne ; mais je ne puis pas vous répondre. Je n'ai pas réfléchi. Je suis trop nouvelle à cette idée-là. Laissez-moi le temps.

— Combien ?

— Je ne sais pas. Mon frère va partir pour le régiment, et j'ai besoin de gagner pour lui. S'il n'a rien, vous comprenez, il ne s'habitue pas. Et puis, je connaîtrai mon sort avant la fin de l'année : si je dois être ou non première dans notre maison de modes. C'est tout mon avenir qui est là. Attendez que je sache, que je prenne ma décision sachant bien ce que je fais.

Elle essaya de lui sourire.

— Nous nous reverrons. Étienne. Ne vous déssolez pas. Il est huit heures et demie. Je suis en retard.

Elle se détourna vite, et s'éloigna, fine dans le jour levé. Mais elle laissa, dans les yeux d'Étienne l'image de ses yeux, à elle, qui ressemblaient à ceux d'une sœur très tendre. Il regarda longtemps, sans bouger, le quai, puis la rue où la forme noire et svelte de la jeune fille diminuait et disparaissait, et c'étaient encore les yeux d'Henriette, qu'il ne pouvait plus voir, qui lui entraient dans le cœur.

.....

Le soir, après une journée où elle avait incessamment repassé dans son esprit l'événement du matin, et d'autres encore qui l'avaient émue, Henriette revenait, lasse, indifférente à l'extrême douceur de cette soirée de juin qui attirait à sa lumière jusqu'aux malades, jusqu'aux jeunes mères trop faibles pour se lever et dont on apercevait la tête échevelée, soulevée par l'oreiller au ras des appuis de fenêtres, çà et là, dans les quartiers de peuple. Elle ne pensait vraiment plus. Elle oubliait d'écouter les voix d'enfants qui la saluaient. Et les petits, qui devinrent obscurément les âmes, dès que les visages familiers ne se tournent plus vers eux et ne leur sourient plus, se taisaient, et, après une seconde, reprénaient leurs jeux. Henriette oubliait même de relever sa robe, et le bas de la jupe était blanc de la poussière de la pente.

Cependant, comme elle passait devant le portique de la cour des Hervé, il y avait, le long de la rampe, une enfant de dix ans, infirme, couchée dans une charrette de bois blanc à roues pleines. Depuis trois ans déjà, Marcelle Esnault ne se levait plus. Elle vivait presque immobile, la tête vers le ciel, obligée de faire un effort de ses yeux faibles pour observer même le haut de la rue. On la traînait d'ombre en ombre, suivant que l'abri des pignons ou des acacias se déplaçait.

cait. Elle avait le calme de ceux qui ne tiennent que fragilement à la vie. Henriette, qui s'en allait, le regard vague, entendit une voix de prière qui montait du sol, et disait :

— Mademoiselle ?

Juste, au-dessous d'elle, à sa droite, elle aperçut la charrette, le ma elas de varech, et le visage blanc entouré de cheveux qui n'avaient pas la force de pousser. Elle se pencha pour caresser, de la main, la joue de Marcelle, comme elle faisait souvent. Mais la petite avait la joue toute mouillée de larmes, et tant de douleur dans le regard qu'Henriette demanda :

— Qu'as-tu ? tu souffres ?

Un mouvement lent de la tête répondit non.

— Quelqu'un t'a fait de la peine ?

La malade murmura :

— Venez tout près. que je vous dise.

Et lorsque la jeune fille, courbée au-dessus du lit de misère, ne forma plus avec lui qu'un groupe indistinct que les matrones observaient de loin en tricotant, le petit souffle reprit :

— Mademoiselle Henriette, ne vous mariez pas ! Ne vous en allez pas du quartier ! Je ne vous verrais plus !

— Pauvre chérie, où as-tu pris ça ? dit Henriette en se redressant et en caressant la tête pâle de l'enfant. Tu es folle ! Je ne me marie pas ; reste en repos.

Elle s'éloigna, plus troublée. Elle se rappela que le matin, quand elle avait descendu la pente avec Etienne, la charrette était déjà dehors, abritée à l'angle d'une cour.

.....
Quelle journée d'émotions ! Le sommeil ne viendra pas ce soir avant longtemps. Henriette ne toucha pas au souper que l'oncle Madiot avait préparé, prétextant une migraine, et, retirée dans sa chambre, ouvrit le cahier relié en toile grise, abandonné depuis bien des mois, où elle avait écrit ses vagues pensées de jeune fille, à l'âge où le cœur s'éveille et n'a jamais assez d'amis pour tout leur dire, semble-t-il, bien qu'il n'ait rien à dire que son besoin d'aimer.

Elle écrivit :

“ Je n'ai personne à qui confier ma peine, personne qui me relève et me conseille. Et c'est une chose curieuse qu'on vient à moi, comme si j'étais forte. L'autre jour, Irma disait : “ Oh ! vous ! ” On aurait cru vraiment que j'appartenais à une espèce particulière. Hélas ! non. Je suis de l'espèce de celles qui aiment, de celles qui s'attachent à mille choses et à beaucoup de personnes autour d'elles, jusqu'à ce qu'elles rassemblent leur amour sur celui qui en sera digne.

Cela me fait souffrir, et cela me défend. Ma faiblesse est partout, hélas ! dans la facilité de mes larmes ; dans mon trouble pour une blessure d'amitié ; dans ma pensée qui appelle. Mais, comme je suis une honnête fille, mes camarades d'atelier s'imaginent que j'ai le secret d'abriter les autres. Comme elles se trompent !

“ Ce matin encore, après ma rencontre avec Etienne, qui m'a bouleversée, j'ai couru à l'atelier. Irma, voyant mes yeux rouges, m'a dit : “ C'est donc votre tour ? ” Il a fallu retenir mes larmes, retenir mon cœur qui pleurerait aussi au dedans de moi, et ma pensée, devant ces jeunes filles que, bientôt peut-être, je dirigerai. J'avais honte de moi-même ; cell's qui ont l'habitude de s'abandonner à leurs peines me regardaient avec plaisir. Heureusement madame Clémence n'est pas venue. Les idées et le goût de mon métier me manquaient totalement. A dix heures, quand nous nous sommes levées, pour aller au mariage de Mlle du Muel, mademoiselle Augustine, Irma, Mathilde et moi, la pauvre Marie Schwarz, que j'ai obtenue la permission d'emmener, s'est approchée dans l'escalier, et m'a demandé : “ Vous avez de la peine aussi vous ? Est-ce à cause de moi ? Est-ce qu'on veut me renvoyer ? ” Je l'ai rassurée. Elle a tant souffert qu'elle croit volontiers qu'il n'y a de misère que pour elle !

“ Une demi-heure après, nous étions à l'Eglise Sainte-Croix, tout au bout de la nef, dans la foule qui se tient mal et que les demoiselles d'honneur ne quêtent pas.

“ J'ai reconnu des ouvrières de madame Louise, et d'une maison de mercerie qui a monté un rayon de chapeaux. L'église était magnifique : des tapis, des fleurs, des sièges de velours, et puis un cortège de vraies dames et de vrais messieurs, pas seulement des riches, mais des gens qui savent porter une toilette ou conduire une femme.

A suivre.

SON MERITE

Il coûte peu, le BAUME RHUMAL 25c. la bouteille, il est agréable à prendre, il soulage rapidement les rhumes obstinés.

L'INSOMNIE

Si votre toux vous empêche de dormir prenez du BAUME RHUMAL, vous ne tousserez plus et vous dormirez, 25c la bouteille.

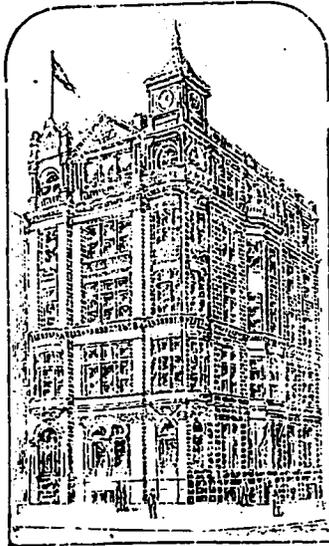
LE SUN

Compagnie d'Assurance sur

la Vie du Canada

SIEGE SOCIAL, MONTREAL.

ROBERTSON MACAULAY, Président.
 Hon. A. W. OGLIVIE, Vice-Président.
 T. B. MACAULAY, Secrétaire.
 IRA B. THAYER, Surint des Agences.
 G. F. JOHNSTON, Assistant-Surintendant des Agences



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1896. Elle montrera sans aucun doute augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. La police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquiescer une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 08
etif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 6
evenu pour 1896.....	1,886,258 0

O. LEGER

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

PAS UN JOUR DE MALADIE

Depuis Trente Ans

RÉSULTAT DE L'USAGE

DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes récompenses à l'Exposition de Chicago

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D.C.